

**Discours de réception  
de Monsieur Pierre LABRUDE**



**Les apothicaires et pharmaciens membres de notre Académie.  
Hypothèses sur les raisons de leur élection.  
Réflexions sur l'Histoire de la Pharmacie.**

Monsieur le Président,  
Messieurs les Membres du Bureau,  
Chers Confrères et Amis,

Vous m'avez admis dans votre Compagnie. C'est un honneur que d'être admis dans une académie. Je le mesure à sa juste valeur et je vous en dois l'hommage public de ma gratitude.

Mon tour est venu de prononcer devant vous mon discours de réception. Comme toute figure imposée et de par son ancienneté, il obéit à plusieurs règles. Il conduit en premier lieu celui qui est reçu à souligner la divergence entre les titres et les mérites qui ont pu lui ouvrir les portes de l'Académie, et la qualité de ceux qui le reçoivent, leur bienveillante indulgence et leur amitié. Daignez donc agréer que je vous exprime, une fois de plus, ma très sincère reconnaissance pour cet honneur.

Le discours de réception permet ensuite à l'impétrant de rendre hommage par la parole ou la pensée à ceux sans qui il n'aurait pas accédé à la place qu'il occupe dans cette cérémonie : ses parents, ses maîtres, ses collègues, ses amis, tous ceux qui, sans l'avoir jamais désiré et aussi sans jamais l'avoir su, l'ont mené ici, et surtout ceux qui ont proposé sa candidature. Je voudrais dire, à nouveau, en cet instant, à mes parrains et aux membres des commissions qui ont examiné ma candidature, dans les deux académies de Lorraine qui m'ont accueilli, toute ma gratitude.

Le discours de réception est enfin pour celui qui le prononce, et selon une ancienne tradition, l'occasion de traiter d'un thème relevant de son domaine d'activité ou de ses centres d'intérêt. Vous ne serez donc pas surpris que j'ai choisi de parler aujourd'hui de pharmacie, domaine dans lequel je suis «entré» il y a maintenant un peu plus de quarante ans, et plus particulièrement d'histoire de la pharmacie, qui m'occupe, à mes «moments perdus» comme on disait autrefois, depuis bientôt vingt années.

C'est pourquoi j'ai choisi de vous présenter tout d'abord les pharmaciens qui ont été mes lointains ou mes proches devanciers dans notre Compagnie, et de rechercher ce qui a abouti à leur présence parmi vous. Ceci me conduira à m'interroger sur mes activités et sur ce qui vous a amenés à vous intéresser à ma personne. La réponse que je donne à cette question servira de support à la dernière partie de mon exposé : ce qu'est l'histoire de la pharmacie et quelle est la situation actuelle de cette discipline d'enseignement en voie de disparition.

Les apothicaires, puis les pharmaciens qui leur succèdent avec cette appellation à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>ème</sup> siècle, n'ont pas été très nombreux dans notre Compagnie en un peu plus de deux cent cinquante années. Le recensement ne me semble pas avoir été fait jusqu'à ce jour, et il m'est apparu intéressant de le faire en quelques lignes, sans insister sur chacun d'entre eux, à l'occasion de l'exercice qui m'est demandé aujourd'hui.

Les *Tables* établies par Messieurs Justin Favier, Paul d'Arbois de Jubainville et, pour la période récente et contemporaine, par le Général Jacques Tommy-Martin et le Président Jean-Claude Bonnefont, rendent aisé ce recensement. Avant de l'entreprendre, je pensais déjà que nous avions été peu nombreux. Parvenu rapidement à son terme et pensant n'avoir sans doute oublié que quelques «rares» correspondants nationaux, donc étrangers à notre région, j'ai réalisé que cette rapidité augurait d'un nombre encore plus restreint que prévu. La liste que j'ai ainsi établie comporte beaucoup d'universitaires, quelques officinaux, quelques historiens et quelques confrères, ou pseudo-confrères, mal classables mais éminents, que j'ai «rencontrés» à l'Université ou de-ci de-là au cours de mes travaux d'histoire.

Les quatre décennies du XVIII<sup>ème</sup> siècle qui s'étalent de la création de notre Compagnie en 1750 jusqu'à sa disparition en 1793 pour cause de révolution, n'ont conduit à l'accueil que de deux apothicaires. En comptant les correspondants, la *Société (royale) des sciences, lettres et arts de Nancy*, re-crée au tout début du XIX<sup>ème</sup> siècle, et devenue Académie de Stanislas en 1850, a jugé seize pharmaciens dignes de figurer dans ses rangs, en réalité un peu moins car tous n'avaient pas jugé utile de passer leurs examens... Le XX<sup>ème</sup> siècle a été moins

favorable à mes confrères, puisque je n'en ai recensé que six, l'un d'entre eux, devenu romancier, n'ayant pas, comme quelques prédécesseurs, terminé les études qu'il avait entreprises dans notre cité. J'ai compté large ici, mais je n'ai pas considéré les membres vivants. Nous ne sommes que deux actuellement, ce qui nous rend encore plus fiers d'avoir été choisis et plus enclins à vous exprimer notre gratitude.

Passons, si vous le voulez bien, ces confrères, en revue, succinctement.

Notre Compagnie, la *Société royale des sciences et belles-lettres*, est fondée par Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, en 1750. C'est en 1754 qu'elle élit Jean-François Laugier, l'un des six apothicaires de Nancy, qui a la réputation d'être un «apothicaire fameux». Remarquons à ce propos que notre Compagnie fait preuve d'un esprit d'ouverture ou encore «des Lumières», car la profession d'apothicaire n'est pas partout jugée digne d'un tel honneur. Laugier est toutefois reçu en tant que botaniste, ce qui peut atténuer la force de ma remarque, et il choisit la chimie, encore balbutiante, comme thème de son discours de réception. Il s'y montre un adepte convaincu de cette science, au sens que nous lui donnons aujourd'hui, et un ennemi de l'alchimie. Après Laugier, qui décède peu d'années après son élection, il faut attendre 1782 pour assister à la réception d'un second apothicaire, et non des moindres, puisqu'il s'agit de Pierre-François Nicolas, apothicaire et médecin, professeur de chimie à la Faculté de médecine, chercheur et expérimentateur très actif. Il sera, jusqu'à la suppression des sociétés savantes en 1793, un membre très actif de notre Académie.

A sa re-création en juillet 1802, notre Compagnie accueille concomitamment deux pharmaciens éminents de Nancy, qui en seraient très certainement devenus membres auparavant si la Révolution n'était pas passée par là. Il s'agit de Pierre-Remy Willemet et de Joseph Sigisbert François Mandel, dont je vous ai déjà entretenu au cours de nos séances, installés l'un rue des Dominicains et l'autre rue Saint-Dizier, face au Marché, et qui, depuis leur accession à la maîtrise, se sont fait constamment remarquer par la qualité et le nombre de leurs travaux et de leurs activités pharmaceutiques. Ils avaient tous deux été les confrères, mais aussi le premier le collaborateur, et le second le contradicteur, de Pierre-François Nicolas, à qui sa qualité de professeur avait plus aisément ouvert les portes, et ils méritaient totalement l'honneur qui leur était fait à ce moment. En même temps, est accueilli l'illustre Antoine Augustin Parmentier, élu correspondant national, rendu célèbre par son action en faveur de l'emploi alimentaire de la pomme de terre, qui ne l'avait pas attendu pour cela et qui ne représente, dans l'œuvre immense de ce pharmacien militaire, qu'une toute petite activité.

Henri Braconnot est élu en 1809. Il est de ceux que la pharmacie a marqués pour toujours, alors qu'il n'a jamais voulu être ni apothicaire ni médecin, mais chimiste, qu'il n'a pas passé ses examens à l'École de pharmacie de Paris et qu'il a été pharmacien militaire à deux reprises... Jusqu'en 1854, il présente aux séances un nombre considérable de notes sur des sujets variés. Mais il est essentiellement un chimiste du règne végétal, de ce qui s'appelle aujourd'hui la chimie des substances naturelles, et il est «passé» très près de la découverte des alcaloïdes. Braconnot a présidé notre Compagnie en 1833 et a été l'un de ses bienfaiteurs, comme il l'a été de la Ville qui a donné son nom à une rue.

C'est dix ans plus tard, en 1819, qu'est accueilli Hubert-Félix Soyer-Willemet, petit-fils de Pierre-Remy Willemet, apothicaire comme lui et son successeur, mais qui n'allait pas tarder à se reconvertir en devenant sous-bibliothécaire puis bibliothécaire de la ville. C'est à ce titre qu'Hubert-Félix est connu, et notre confrère André Markiewicz a dressé son portrait dans son discours de réception. La même année que Soyer-Willemet, la Société élit Antoine Laurent Apollinaire Fée, Alsacien et pharmacien militaire.

Le XIX<sup>ème</sup> siècle est une période où de nombreux pharmaciens s'illustrent par des travaux remarquables réalisés dans leur laboratoire officinal ou sur le terrain, en botanique, minéralogie, géologie, hydrologie, météorologie, hygiène et démographie, etc. Tel est le cas des deux Tulois Husson, père et fils, respectivement admis comme correspondants en 1849 et 1883. La liste de leurs publications est longue et je ne rappellerai à leur sujet que leur exploration des grottes des environs de Toul et leurs travaux sur l'origine de l'Homme. Husson fils était promis à une grande carrière académique lorraine et parisienne qui a malheureusement été interrompue très prématurément par la maladie, la tuberculose ou un cancer. L'élection de Napoléon Nicklès, «investigateur et collectionneur infatigable», frère du professeur de la Faculté des sciences, en 1895, relève de la même démarche de notre Compagnie.

Il est clair que la re-création, bien qu'assez tardive, de facultés à Nancy, a donné un nouvel essor à l'Académie de Stanislas en lui permettant l'accueil de personnalités scientifiques. C'est ainsi que le Professeur Jules Emile Planchon, le successeur de Braconnot au jardin botanique, est élu membre titulaire peu de temps après sa nomination à Nancy. Mais il ne reste pas à l'université et obtient presque aussitôt son transfert à l'université de sa ville natale, Montpellier. Il en est de même en 1855 avec les élections des Professeurs Chautard et Nicklès. Jules Chautard, né à Vendôme, fils de pharmacien, ancien interne en pharmacie des Hôpitaux de Paris, mais me semble t-il, n'ayant pas terminé sa scolarité pharmaceutique, est nommé professeur de physique à la Faculté des sciences nouvellement créée à Nancy. Il nous quittera en 1876 pour une autre

faculté. Pendant les deux décennies où il est Nancéien, il se montre extrêmement actif à la faculté et dans notre académie. Physicien, il est aussi chimiste et spécialiste du camphre, ce qui sera bien utile à Albin Haller pour sa thèse ; c'est aussi un grand spécialiste de numismatique dont les travaux sont toujours cités actuellement. Aucune étude biographique ne lui a été consacrée depuis les notices nécrologiques rédigées au moment de sa mort en 1900, et sa mémoire mériterait que ce manque soit réparé.

Jérôme Nicklès est le premier professeur de chimie de la Faculté des sciences. Comme tant d'autres et comme Chautard, la pharmacie l'a conduit à la chimie. Comme Chautard aussi, il participe très activement aux activités de notre Académie et la liste de ses interventions dans les *Tables* est impressionnante. Il meurt jeune, en 1868, sans doute intoxiqué par les produits qu'il avait manipulés.

Puis viennent les conséquences académiques de la Guerre de 1870 et du transfèrement à Nancy de la Faculté de médecine et de l'Ecole supérieure de pharmacie de Strasbourg en 1872 : les professeurs qui s'installent à Nancy avec l'université deviennent peu à peu membres de notre Compagnie. Le premier est Eugène Théodore Jacquemin, associé en 1866 alors qu'il est professeur adjoint de chimie à Strasbourg, et qui est élu membre titulaire en 1874 alors qu'il est le professeur de chimie de l'Ecole. Gustave Marie Bleicher, professeur d'histoire naturelle et en même temps chargé de cours à la Faculté de lettres, est élu en 1877, et Frédéric Schlagdenhauffen, professeur de physique et toxicologie, et expert judiciaire, en 1887. Ils seront cependant moins proches de l'Académie que Jacquemin, Chautard ou Nicklès. Deux pharmaciens historiens sont aussi des nôtres dans cette seconde partie du siècle : Paul-Antoine Cap en 1857, l'auteur du premier ouvrage d'histoire de la pharmacie dans le monde, et le Dédodien Henri Bardy en 1882.

Trois autres professeurs deviennent membres de l'Académie au XX<sup>ème</sup> siècle. C'est d'abord Camille Brunotte, titulaire de la chaire de matière médicale - les matériaux, principes actifs ou drogues qui servent à la préparation des médicaments - et le créateur du jardin alpin de Monthabey à la Schlucht, le prédécesseur aujourd'hui oublié du jardin du Haut-Chitelet, élu en 1903 mais qui meurt brutalement d'une appendicite en 1910. Il s'agit ensuite, mais bien plus tard, en 1931, de Louis Bruntz, alors recteur de l'Académie de Nancy après avoir été le directeur de l'Ecole supérieure de pharmacie en 1913 puis le premier doyen de la Faculté en 1920, et le créateur d'un musée de pharmacie aujourd'hui en dépôt au Musée lorrain. Il a été un «recteur bâtisseur» : de la bibliothèque de Médecine et de celle de Droit, d'une cité universitaire, des bâtiments de la Faculté des sciences, rue Sainte-Catherine, de la nouvelle Faculté de pharmacie

et de l'Institut dentaire. Il s'agit enfin, en 1946, de Pierre Donzelot, d'abord licencié ès-sciences et pharmacien, chargé du cours et des travaux pratiques de physique dans notre faculté, devenu ensuite professeur à l'École supérieure des industries chimiques. Mais je ne vous étonnerai pas en vous indiquant que je suis persuadé que c'est au moins autant le résistant et le maire de Nancy après la Libération que le pharmacien, qui a été élu en 1946.

Nous sommes presque parvenus au terme de ce recensement. Il ne nous reste plus, pour la seconde partie du XX<sup>ème</sup> siècle, qu'Henri Gaudel, presque pharmacien devenu romancier, élu correspondant en 1953, le Professeur Jean Gustave Marchal, spécialiste des pigments bactériens, élu en 1975, et M. Marcel Thiriet, pharmacien à Saint-Nicolas-de-Port, historien de Saint Nicolas et conservateur de la basilique, élu en 1994.

Mes chers Confrères, Mesdames et Messieurs, vous l'avez bien compris, très peu de mes collègues pharmaciens ont été élus pour leur compétence et pour leurs activités de pharmaciens dans leurs spécialités respectives. Dès l'origine, Laugier a été élu comme botaniste, et Nicolas comme chimiste et professeur. A son renouveau, au XIX<sup>ème</sup> siècle, l'Académie a distingué deux notabilités scientifiques de la ville, pharmaciens par ailleurs : Willemet et Mandel. Un peu plus tard Braconnot a été élu en tant que botaniste et Soyer-Willemet en tant que bibliothécaire municipal. Arrêtons-nous ici sans ré-envisager leurs successeurs à nos fauteuils. Presque tous ont été élus dans notre Compagnie en raison de leurs activités extra-pharmaceutiques, de leur notoriété et de leur ouverture d'esprit, ce qui est d'ailleurs le propre des académies et inscrit dans leurs statuts.

Alors, pourquoi m'avez-vous élu en tant qu'associé-correspondant, et, quelques années plus tard, à la fin de l'année 2006, en tant que titulaire ? Je pense que mon Parrain vous a convaincu à l'époque que je méritais quelque reconnaissance au titre de mon intérêt pour l'histoire de la pharmacie, et, un peu aussi, pour l'histoire de la médecine et pour l'histoire militaire.

Plusieurs conversations que j'ai eues avec notre Président, à l'occasion de rencontres fréquentes et familières à l'Hôpital central, m'ont apporté la conviction qu'il apprécierait que j'évoque aujourd'hui en quelques mots ma carrière professionnelle, ce qu'ont été mes attentes et mes satisfactions, et aussi comment j'en suis arrivé à «faire de l'Histoire».

Permettez-moi de vous avouer que je suis moi-même étonné de tout cela. En effet, depuis mes années d'école primaire, et, plus encore, de lycée, j'ai toujours été passionné par l'Histoire, et je n'ai jamais rien lu d'autre que cela. Pourtant, aussi loin que j'essaie de remonter dans ma mémoire sur mes réflexions rela-

tives au choix des études supérieures que mes parents voulaient bien m'offrir, je ne crois pas avoir songé à entreprendre des études d'Histoire. Aujourd'hui, en 2008, et depuis quelques années, ceci est pour moi une question, et même une énigme. J'ai fini par lui donner une réponse. Est-elle satisfaisante ? Ce n'est pas sûr. Mon père, normalien de l'Enseignement primaire, était professeur dans le Secondaire après l'avoir été dans le Technique. La modestie et les difficultés des situations d'enseignants, ce que j'avais pu ou cru en percevoir et en entendre à la maison, ont dû m'en dissuader, bien que jamais mon père ne m'ait tenu ce genre de propos. Au terme de ces réflexions, j'avais hésité entre trois orientations très différentes, et j'ai choisi l'une d'entre elles, la pharmacie, avec l'idée primitive d'acquérir une officine. Cela n'est jamais arrivé car, en 1969, alors que j'étais en troisième année et préparateur dans un laboratoire de la faculté, j'ai décidé que je deviendrais professeur. Je n'avais pas choisi la discipline. Bien m'en a sans doute pris.

En effet, j'ai la particularité de n'avoir pas choisi les disciplines d'enseignement qui ont été les miennes depuis que je suis entré à l'Université en 1972, et qui toutes m'ont apporté beaucoup de satisfactions : d'abord la pharmacie chimique, puis, ensemble, la physiologie, l'orthopédie, le secourisme, le maintien à domicile, avec bien sûr aussi les publications et les ouvrages qui en ont résulté, et les travaux de recherche auxquels j'ai participé sur les substituts sanguins qui, malheureusement, ne verrons pas le jour, ou sans doute pas avant longtemps. Alors que le terme de ma vie de professeur commence à se faire jour, je crois avoir, par dessus tout, aimé l'enseignement, le suivi des étudiants et celui de leurs thèses de fin d'étude. Mais j'ai aussi ceci de particulier que j'ai choisi d'associer à toutes ces activités un thème de recherche aujourd'hui dépourvu d'enseignement dans notre pays, j'y reviendrai un peu plus loin, celui de l'histoire de la pharmacie. Je crois que c'est pour moi, comme on le dit, une résurgence de nos années d'enfance, celles qui modèlent les adultes que nous sommes devenus.

Ce désir et ce choix de l'Histoire n'ont suscité que de l'indifférence chez la plupart de mes collègues. Quelques-uns, rares, m'en ont parlé avec admiration. Mais cela m'a valu aussi des réflexions désobligeantes de la part de quelques autres. Il est pourtant aujourd'hui admis qu'on ne connaît pas correctement une science tant qu'on n'a pas cherché aussi à en connaître l'histoire, que le présent n'a d'existence que parce qu'il est fait du passé, et enfin que, parlant du passé, l'historien exprime aussi les préoccupations des Hommes du présent. De toute façon, je ne regrette rien.

Il a aussi été dit que réussir sa vie, c'est réaliser un rêve d'enfant. Ai-je réalisé un rêve d'enfant en devenant historien amateur grâce à l'histoire de la pharmacie ?

Qu'est-ce donc que l'histoire de la pharmacie ? Une définition en a été donnée récemment dans la *Lettre* de la Société internationale consacrée à ce sujet. C'est la connaissance du passé de l'art pharmaceutique, qui réunit l'étude de l'évolution des médicaments et celle des hommes, pharmaciens ou non, qui les découvrent ou les conçoivent, les préparent, les contrôlent et les dispensent, ainsi que celles des malades à qui ils sont administrés. Elle aborde donc les théories scientifiques et médicales, les classes de médicaments, le matériel, les formes pharmaceutiques, la réglementation, la formation des pharmaciens au fil des siècles et leurs relations avec les autres professions de santé, la société humaine dans laquelle la pharmacie évolue, ses concurrents, sans omettre les charlatans et autres vendeurs ambulants. Elle étudie aussi les personnes et personnalités et les faits qui ont marqué la profession à l'officine, qui est l'aspect le plus connu de la pharmacie, mais aussi dans le domaine de la biologie, puisque c'est à la pharmacie de quartier ou de l'hôpital qu'est née la biologie clinique dans notre pays, sans oublier bien sûr les autres aspects du métier : l'hôpital, l'industrie ou la pharmacie militaire.

Pour ses recherches, l'historien de la pharmacie dispose d'une masse immense de documents, variables selon les époques : formulaires et réceptaires, pharmacopées, mémoires et comptes d'apothicaires, inventaires, statuts de communautés, ordonnanciers, factures, publicités, publications et ouvrages pharmaceutiques, médicaux, scientifiques, techniques, archives de sociétés ou d'industries, etc. L'étude des matériels comme les divers pots et récipients, les mortiers, les vases ou les alambics, des collections des droguiers, du mobilier des nombreuses apothicaireries hospitalières, fournit également une documentation considérable et inestimable. Aussi chacun de nous doit-il concentrer ses travaux sur une époque ou une thématique limitée, la contribution de chacun permettant de constituer un vaste ensemble dont l'intégration et la synthèse permettent elles-mêmes, de dégager les lignes de force de l'évolution de notre profession.

Chacun de ces travaux doit être envisagé, non seulement dans son époque avec son contexte historique et social depuis la préhistoire où l'Homme fait usage de feuilles, par exemple purgatives, jusqu'à nos jours où la thérapie génique lui est proposée, mais aussi scientifique puisque l'histoire de la pharmacie est en étroite relation avec l'histoire de la médecine dans toutes ses subdivisions, mais aussi avec celle de la chimie, science qui lui doit beaucoup, et de la botanique, à qui la pharmacie est fortement redevable.

Il faut enfin que chacun de ces historiens rende accessibles à un large public, souvent soumis à des légendes, des inventions, des contrevérités, ou à leur recherche, les résultats des travaux qu'il a menés. Il lui faut l'aide d'une

documentation rigoureuse et l'usage d'une écriture simple et compréhensible, appuyés sur le jugement critique de ses pairs et l'existence de journaux et revues, aujourd'hui sur papier, demain électroniques, que le public connaît, achète et lit. Rien de tout cela n'est différent dans l'Histoire qu'enseignent et pratiquent les historiens des facultés des lettres et sciences humaines.

Je ne sais pas quel est l'état de «cette Histoire là», par contre, je ne suis pas le seul à penser que l'histoire de la pharmacie «ne va pas bien», et pas seulement dans notre pays, comme le prouvent les éditoriaux et les sessions de congrès consacrés à ce problème depuis plusieurs années. Divers indices montrent un lent mais constant déclin. Les points de soutien traditionnels, l'enseignement à l'Université et le support des sociétés professionnelles, disparaissent ou ont disparu ; le nombre des adhérents et celui des chercheurs et des auteurs a grandement diminué. L'histoire de la pharmacie a été et est pratiquée différemment d'un pays à l'autre, tout comme se sont créées et vivent les sociétés des divers pays, ce qui rend difficile les comparaisons et généralisations. Mais les faits sont là. L'histoire de la pharmacie montre des signes de vieillissement, n'est plus de notre temps et ne répond plus à ses exigences. Il faut l'adapter. Mais adapter quoi : sa philosophie, ses méthodes, ses sujets, ses chercheurs ?

Après que la Pharmacie et l'Histoire sont devenues des disciplines universitaires à part entière, elles ont connu de profonds changements. L'histoire de la pharmacie n'a, semble-t-il, presque pas changé. Peut-elle le faire ? Peut-elle se confirmer comme une discipline spécifique, ce qu'elle n'a jamais été en France, contrairement à d'autres pays proches ? Sous quelle forme ? Jusqu'à présent sa méthode se fonde surtout sur le positivisme, l'étude des événements du passé, une écriture plutôt narrative. Ne devrions-nous pas nous adapter aux méthodes actuelles de l'Histoire ? Bien sûr, c'est cela qu'il faut faire. L'inconvénient est que nous ne sommes, au moins dans notre pays, que des amateurs avec les diverses acceptions de ce mot, sans formation historique, ni formation à la recherche, sauf les gens comme moi, mais qui n'ont cependant pas été formés à la recherche historique. Ceci nous conduit à l'un de nos grands débats : faut-il être historien, faut-il être pharmacien, faut-il être les deux ? L'Europe universitaire est favorable à la première réponse.

Il est certain que nous nous sommes surtout contentés de travailler sur de petits faits du passé, et qu'il faudrait nous concentrer sur des événements significatifs, sur le contexte où ils ont eu lieu, et sur le XX<sup>ème</sup> siècle dont nos historiens se sont très peu occupés. Ceci a certainement découragé de jeunes étudiants qui auraient aimé travailler sur un passé récent et presque actuel au sein d'un vaste sujet plutôt que sur un passé ancien et anecdotique, «étriqué» pourrais-je dire. Comme nous sommes par ailleurs des amateurs, nous n'avons

pas cherché à tirer les conséquences des faits négatifs ; nous avons aussi esquivé la critique interne et ceci nous a certainement privé d'hypothèses et d'idées qui nous auraient fait avancer.

La constatation de nos difficultés présentes et immanquablement à venir, et la nécessité de proposer rapidement des mesures correctives si possible efficaces, viennent de conduire la *Société internationale d'histoire de la pharmacie* à constituer, en décembre 2007, un groupe de réflexion, un «think-tank» comme on semble le dire, où la charge de représenter notre pays m'a échu, sans concertation, je dois le dire.

La crise que subissent les historiens de la pharmacie est sans doute aussi une des conséquences des interrogations qui se posent sur la place de la Pharmacie dans notre société et sur les difficultés actuelles de l'exercice traditionnel de la profession pharmaceutique après un siècle de préparation des médicaments dans l'industrie et hors de l'officine. Cette évolution était inéluctable et a représenté un énorme progrès pour l'humanité. Mais la crise aurait été moindre à mon avis si les pharmaciens avaient été définis comme des spécialistes au service de la santé, des êtres vivants, et non pas seulement comme des spécialistes du médicament et plus particulièrement de sa préparation.

Il me semble qu'un tel changement d'attitude se produit actuellement dans notre profession, et je pense qu'un nouveau rayonnement social de la Pharmacie est sur le point d'éclorre. Il entraînera à coup sûr une nouvelle vision de notre société pour notre métier, et, à terme, un nouveau regard des historiens, qu'ils soient pharmaciens ou non. S'ils ne le sont pas, la nécessité de collaborations et de la pluridisciplinarité apparaîtra plus évidente encore que jusqu'à présent.

Quoi qu'il en soit, en dépit des faiblesses que je viens de vous décrire et que je suis persuadé que nous parviendrons à diminuer, voire à supprimer ; en dépit des miennes, qui ont les mêmes causes bien sûr, l'histoire de la pharmacie a beaucoup apporté à ceux qui la pratiquent, elle m'a aussi apporté beaucoup depuis que j'y consacre mes moments de liberté. Peut-être est-ce cela l'essentiel ? Ne serions-nous pas peut-être un peu prétentieux à vouloir laisser une trace dans l'Histoire ?

Je vous remercie.